Jean-Paul Dubois est né en 1950 à Toulouse où il vit actuellement. Journaliste, il commence par écrire des chroniques sportives dans *Sud-Ouest*. Après la justice et le cinéma au *Matin de Paris*, il devient grand reporter en 1984 pour *Le Nouvel Observateur*. Il examine au scalpel les États-Unis et livre des chroniques qui seront publiées dans *L'Amérique m'inquiète* (1996) et *Jusque-là tout allait bien en Amérique* (2002). Écrivain, Jean-Paul Dubois a publié de nombreux romans (*Je pense à autre chose, Si ce livre pouvait me rapprocher de toi*). Il a obtenu le prix France Télévisions pour *Kennedy et moi* (1996), le prix Femina et le prix du roman Fnac pour *Une vie française* (2004).

Jean-Paul Dubois

VOUS PLAISANTEZ, MONSIEUR TANNER

ROMAN

Éditions de l'Olivier

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-8236-1611-8
(ISBN 2-87929-468-1, 1re publication)

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Arthur et Louis, mes petits-fils
Bonne chance à Émile

Au pied de l'escalator, il me serra la main et dit : « Soyez tranquille, j'ai fait un "feng shui" chez les Rothschild. »

BRUCE CHATWIN

MISE EN GARDE

Les événements ici rapportés se sont déroulés sur plusieurs années. Pour préserver l'unité du récit, la chronologie des faits a été quelque peu modifiée. Comme d'ailleurs les noms des personnages. En revanche, les caractères ombrageux, les manies malfaisantes, les lubies inquiétantes des artisans qui m'ont si longtemps et savamment persécuté ont été scrupuleusement relatés. Je compris trop tard que je ne possédais pas les ressources physiques et morales suffisantes pour résister à ces hommes endurcis et endiguer l'avalanche de catastrophes que tous ces corps de métiers s'ingénièrent à déclencher. Les pièges de cette aventure se sont un à un refermés sur moi et m'ont totalement anéanti. De cette longue et épuisante bataille, je garde un souvenir terrifiant et voue encore une haine aveugle, tenace et féroce, à certains de mes bourreaux. Et pourtant, aussi bizarre et incompréhensible que cela puisse paraître, je suis aujourd'hui fier d'avoir porté le maillot de cette équipe terrifiante dont aucun homme raisonnable ne voudrait évidemment être membre.

La lettre

Rien ne me prédisposait à me retrouver ainsi mêlé à de telles histoires. Absolument rien. Je vivais à Toulouse dans une maison agréable, bâtie dans un style dépouillé et rassurant. Le jardin, enroulé sur lui-même, pareil à un vieux chat qui dort, était planté d'arbres rampants enchâssés dans le vert velouté des massifs. J'exerçais un métier peu exigeant puisque je tournais des documentaires animaliers et des séries sur la pêche en rivière pour des chaînes de télévision blasées et peu regardantes. Cela m'assurait un revenu régulier tout en me laissant de larges plages de temps libre. J'aurais pu vivre ainsi durant des siècles, filmant, en paix, le labeur de l'abeille et les proies du brochet. Pourtant, un jour, cette existence lénifiante vola en éclats. Une lettre recommandée se chargea de me livrer l'enfer sur le pas de ma porte.

Le notaire

Il portait sur son visage tout le poids de sa charge. D'invisibles fardeaux pesaient sur ses épaules. Ses yeux rougis larmoyaient, son nez suintait pareil à une vieille canalisation et, de sa voix monotone assourdie par un pharynx irrité, il n'en finissait pas de lire d'absconses considérations testamentaires aux termes desquelles il m'annonça d'un air équivoque que j'héritais d'une immense maison d'habitation appartenant jusque-là à feu mon oncle qu'on avait retrouvé emmailloté de latex et raide mort dans le lit d'un tout jeune homme dont il partageait l'existence depuis quelques années. Un instant, le notaire sembla s'extirper des bas-fonds de son coryza pour retendre ses lèvres d'un rictus de dégoût et me confier à propos du gigolo : « Je l'ai reçu hier. Un joli petit corps sans tête. Incapable de s'assumer une seule seconde. Votre parent m'en avait glissé deux mots. Il avait, paraît-il, été exclu du corps des parachutistes. » Sans doute pour compenser cette cruelle désillusion, mon oncle lui léguait sa Mercedes 92 caramélisée, sa collection de toiles du

XVIIIe assez spéciales et un très bel appartement au bord de la mer. Après sa courte digression, le notaire revint à mon affaire : « Donc, monsieur Tanner, acceptez-vous votre héritage ? » Sur l'instant, la question me sembla saugrenue. Qui refuserait une pareille maison ? Le notaire posa sur moi un regard qui semblait me plaindre, puis il enregistra ma réponse.

La rencontre

La demeure était à peu près aussi imposante que dans le souvenir de mon enfance. J'avais dû venir ici seulement quatre ou cinq fois en raison des rapports orageux que mon père entretenait avec ce frère dont il n'avait jamais accepté l'homosexualité théâtrale. À chaque visite, j'avais été impressionné par les dimensions de la bâtisse. Si haute, si longue et tellement large. Aujourd'hui, les charpentes s'incurvaient sous le poids des ans. Les tuiles s'accommodaient de ces inflexions. Les carrelages branlaient comme de vieilles dents, quant aux parquets, rongés par l'humidité, ils s'abandonnaient à l'œuvre obscure et patiente des champignons lignivores. Cela faisait plus de quinze ans que personne ne vivait là. Les peintures fanées, les plafonds scrofuleux témoignaient de cette déshérence. Tout sentait le moisi et la ruine. N'importe qui doté d'un peu de raison aurait vu, entre ces murs, un paquebot de soucis, un porte-avions d'emmerdements. Au lieu de fuir à toutes jambes ces arbres centenaires et ces toits grabataires, je montais en souriant vers le grand

hall de l'étage. J'avançais dans un long couloir baigné d'une lumière poudrée. J'entrais dans une vaste pièce au plafond himalayen. Un vieux groom hydraulique referma la porte derrière moi. La maison, doucement, m'avalait.

Le sage

Nous nous connaissions depuis longtemps. Il y a quelques années, il m'avait aidé à faire quelques travaux chez moi. Cet artisan maçon s'occupait aussi de charpente et de couverture. Il s'appelait Eduardo Gomez et s'obstinait malgré un accent castillan abrasif à se faire appeler Édouard Gomet et à répondre « Célouimem » quand on le demandait au téléphone. À ma requête, Édouard Gomet vint voir ma nouvelle maison pour faire une évaluation approximative des travaux. Il prit des notes dans son petit carnet et métra des surfaces. Mais à mesure que nous progressions, il renonça vite à relever quoi que ce soit, se contentant de souffler de découragement devant l'étendue de la tâche qui se révélait à lui. Lorsque nous eûmes terminé le tour du propriétaire, il se gratta le crâne, se planta devant moi, glissa sa main dans son pantalon et, remettant en place ce qui devait l'être, me dit : « Bou zalé droit dans lé mour. Tout est à réprendre. Oun année dé santier. Trop dé trabail. » Reniflant machinalement le bout de ses doigts, Édouard Gomet jeta un

dernier regard à la bâtisse, sourit, secoua la tête, et me tendit la main comme un homme qui vient de conclure une bonne affaire.

La quête

Tous les artisans qui se déplacèrent pour établir des devis dans leurs domaines de compétence confirmèrent les dires d'Édouard Gomet. Le plus encourageant me conseilla de faire un emprunt sur vingt ans. Et lorsque je m'étonnai de l'envolée des sommes que me laissait entrevoir ce dispendieux entrepreneur, l'homme de l'art m'asséna d'un ton condescendant : « On ne restaure pas Chenonceaux avec un plan épargne logement. » Sans doute avait-il raison, mais à cet instant-là, dans la pénombre du grand salon, je lui trouvais une petite gueule de gouape, un visage d'assassin. J'eus alors une pensée pour le jeune amant de mon oncle qui, l'esprit libre de toute rénovation, devait se consoler de sa perte, allongé sur la terrasse de son appartement maritime, dans les bras d'un assureur sans doute avide et sûrement musculeux.

Les jours suivants se présentèrent toutes sortes de maîtres d'œuvre, maquereaux aux spécialisations variées, souvent plus habiles à faire valser les chiffres que la truelle. Tous me tenaient à peu près